Sessione 9

17 giugno 2017

Abbiamo lasciato l'India, perché «ora siamo in questione NOI».

(«ora si riconfigura la questione di **potere**») ← (p. 74)

Cfr. AA.VV. *La vita povera*, pp. 74, 76
↓
mostrale sullo scherm

Il SF si è concluso con la «purificazione»: in fondo all'antro di Monte Jela abbiamo trovato noi stessi, presi nella nostra precisione

(p. 76)

(«Ora occorre decidere che fare di questo essere presi.»)

Cfr. testo di *Scena è una madre* (Open Program):

«E ora? Possiamo raccontare la storia!»

POTERE
δύναμις: le questioni sospese
↑

Richiamo al programma di inizio SAD:
cfr. Brogliaccio, pp. 4, 8, 9-10, 12

Lasciata l'Italia, verso dove siamo andati?

Sulla via di ritorno a noi,
ci siamo imbattuti in
3 NODI PROBLEMATICI e
li abbiamo così descritti:

[pro-memoria SAD 81]

... con fidanzato in Pulcinella ...

- Il βίος φονετικός ha carattere eminentemente fantasmatico;

  pertanto esso istituisce il suo «verso dove» (la determinatezza della sua praecisio)
  come oggetto → esplicito («staccato» dall'azione fonetica)
  → utopico (senza dove sciolto effuso in ogni dove)
  → nostalgico (a cui desidera tornare)

- Tale oggetto si istituisce come il correlato di quel corpo staccato e autonomizzato che è il corpo inerte di morto → Esso è SEGNO par excellence di OGGETTO par excellence

Segno → corpo inerte, morto, staccato

Oggetto → corpo vivente, aderente, ὅλον

Il corpo indiviso è l'oggetto a cui rinvia il corpo staccato per il riconto,

55

che ogni volta ne restaura
la commessura vibrante

Cantare è modulare il mio corpo in risonanza / battimento con tutti i suoi moti

[NB. Il ri-canto è dunque l'Interpretante, senza il quale non sussistono né il segno né l'oggetto né il rinvio]

cfr. triangolo semiotico

- Vita indifferenziata, "corpo immortale di prassi, corpo ὅλον, cioè ζωή è l'oggetto fantasmatico a cui il βίος φονετικός tende e di cui è segno

→ "fantasmatico" perché dato solo in assenza, cioè come correlato di corpo staccato, prescisso nella voce

[NB: in quanto oggetto fantasmatico, ζωή, essa l'Oggetto per eccellenza, è un oggetto "improprio" e "inappropriabile"]

Inappropriabilità è il carattere PRECIPUO della OGGETTIVITÀ

56

- lo stacco di ποίησις, ossia l'instaurarsi di oggettività / finalità come fantasma e utopia, anelito e nostalgia,

↓

inaugura il lavoro (e il suo compimento festivo) come poiesis finalizzata al ritorno di inappropriabilità stessa dalla quale ha tratto la sua (fantasmatica) origine.

la festa forse NON è dunque SOSPENSIONE di LAVORO, ma suo compimento / ^{s} correlato ?

- Qui abbiamo incontrato il I nodo problematico: se il lavoro / poiesis umano nasce dalla inappropriabilità e ha come fine l'«improprietà» di ζωή, donde la proprietà e la spinta alla appropriazione ?

Forse: non si tratta di guardare al lavoro come esperienza appropriativa e alla festa (μουσική) come sua sospensione. Non c'è «prima» la appropriazione e poi l'espropriazione «sacrificale»...

Questione posta in SF in termini di appropriazione^{s} ∀ il lavoro inteso come ≠ da festa

Se mousikē e lavoro hanno la medesima origine fantasmatica, allora l'appropriazione (come istanza di conservazione della parte staccata vs il corpo ὅλον) è "seconda" rispetto al lavoro / sacrificio (come istanza di ritorno d. parte al corpo ὅλον).

Infatti:

ci si può appropriare (si può trattenere) solo d. merce, cioè dei resti, cioè del "corpo morto", cioè dei segni,

NON

dell'"oggetto" a cui essi rinviano. →

Cfr. la materia d. storia: "oggetti in sé di 1° grado"

Quindi → Ip.:

l'istanza appropriativa nasce dalla superstizione d. segno (scambiato per l'oggetto) per quell'Interpretante (NOI!) che ha dimenticato il "donde" e il "verso dove" ↓ (cfr. retro)

Sini: "abbaglio d. segno"

↓ retro di 57

Per una possibile genealogia
di «proprio»:
ricostruzione delle
trasformazioni di forme
«poietico»-generative
dalle ere "matriarcali" (Gimbutas)
a quelle «arie» o
«indoeuropee» (patriarcali)
di cui Noi siamo
eredi.

(Artaud:
sua storia
«recente»,
di solo
4000 anni ...)

↙

«sua storia
sublitica»

↓

«Le dernier corps vivait
sous la loi de la
poésie et de la
musique»

→ (A. Artaud, Histoire vécue
d'Artaud-mômo, OC XXVI, pp. 158-159)

[da qui iniziano i 3 quaderni che A. portò al Vieux-Colombier]
(Testi preparatori)

Le [1] Golgotha. – La mort à Rodez. – Les menaces aux envoûteurs.
Le livre d'Arto [2].

*

Tandis [1] que nous nous battons ici pour les raisons les plus stupides l'occulte, lui, a cheminé,
et de plus en plus il apparaît que l'au-delà est une chose qui a fait long feu,
mais gare au reflux,
tous les êtres qui ont espéré une issue de l'autre côté du monde, dans une voie autre que *celle* du réel de la terre, vont refluer de ce côté-ci et leur invisibilité ([2]) va se montrer au grand jour.
Où sont-ils ? Ils sont tassés morts dans des animaux, des plantes, des rochers, des arbres, des collines, des volcans,
pliés en deux,
raplatis en eux-mêmes,
tassés dans la terre, sous les niches des souterrains et des rochers,
dans la lune,
dans les astres aussi.

*

Ce [1] que les gens pensent n'a rien à voir avec ce qu'ils disent et font
et ce qu'ils pensent est une force hideuse,
rien qui use un être comme la force de désapprobation ou de restriction ou de critique générale qui s'abat sur lui
car ce que les gens font ouvertement n'a rien à voir non plus avec ce qu'ils font en cachette et en sous-main.

*

cfr. pp 181 ss.

– Ainsi [1] donc, si l'on vous comprend bien, l'homme actuel remonterait à peine à 2 000 ans avant Jésus-christ.
– À peine.
– Et avant c'était la fin du monde.
– Même pas le commencement.
– Et quel est l'avantage de votre thèse ?
– L'avantage est que voilà 31 ans que j'ai découvert que je ne m'entendais plus avec moi-même et avec le temps j'ai trouvé pourquoi. – C'est que je n'ai pas le corps que je devrais avoir.

Ce n'est pas le mental qui fait le corps mais le corps qui dégage le mental. Et le corps de tout le monde dégage un épouvantable esprit parce que voilà 4 000 ans que l'homme a une anatomie qui a cessé de correspondre à sa nature. L'anatomie où nous sommes engoncés est une anatomie analytique, logique, créée par des ânes bâtés, médecins et savants qui n'ont jamais pu comprendre un corps simple, mais qui avaient besoin d'avoir devant eux pour vivre un corps qui ne cesse de leur expliquer ses secrets. Et qui se sont emparés du corps et l'ont refait à leur image, d'êtres multiples, imperceptibles et compliqués.

C'est le fonctionnement on peut dire syllogistique de l'organisme qui est cause de toutes les maladies, par la porte qu'il laisse ouverte à l'alternative : pourquoi, comment, parce que, ainsi donc, de ce que.

– La barbe, Artaud, le monde jusqu'ici a très bien vécu sans toi et tel qu'il est, fous le camp si tu n'es pas content.

– Moi, Artaud, je dis que le corps de l'homme n'a pas été fait pour être malade ni pour mourir. C'est l'épouvantable pullulation des nerfs, l'épouvantable fractionnement de la circulation sanguine qui disperse la vie en tous sens qui est cause de toutes les maladies.

Le sang est un corps électrique, ce n'est pas un corps aqueux, on ne liquéfie pas une énergie vitale, on ne tronçonne pas le grumo caillot d'un soupir, la ansia transe d'un soupir, on ne répartit pas l'orifice d'un spasme, on ne divise pas une morsa mâchoire en armes devant le trou du fond [2].

C'est [3] ce que vous, médecins, n'avez pas supporté, ce corps en érection, en état d'éjection, de trépidation perpétuelle, et vous avez tué le dernier corps humain parce qu'il prenait sa raison d'être ailleurs que dans la raison de l'être et ses fonctions [4].

Moi je ne le supporte plus.

Le dernier corps vivait sous la loi de la poésie et de la musique,

celui-ci vit sous celle d'un foyer de putréfaction que vous entretenez soigneusement dans l'organisme

et vous l'entretenez par des moyens malpropres dont le moins que je puisse dire est qu'ils sont cachés, c'est-à-dire occultes, et en effet vous êtes tous plus ou moins des initiés comme des prêtres ou des policiers.

Quant à moi, je sais maintenant parfaitement bien pourquoi depuis un certain jour de septembre 1913 il m'est devenu impossible de vivre, et que sans le palliatif de l'opium je serais mort.

C'est que voilà longtemps que j'ai flairé la pantalonnade effrénée de l'être, et que comprenant pourquoi je souffrais j'ai compris pourquoi tout le monde souffrait.

C'est que les choses ont été faites en dehors du [5] bon sens et qu'elles sont tyranniquement tenues en rebours du bon sens, par 2 autres classes d'esprits aussi actifs et pernicieux que le vôtre, celle des prêtres et celle des savants – qui constituent avec vous une immense internationale de l'occulte infiniment plus puissante que la 1re, 2me ou 3me internationale parce qu'elle tient les choses par leur vrai bout qui est celui de la dictature occulte, de la dictature physiologique occulte du corps humain.

Que les envoûtements existent, je suis payé pour le savoir, mais à quel point ils existent, et combien déterminante est leur influence sur la marche générale des événements, je crois pouvoir être seul à le dire présentement, parce que sans mégalomanie d'orgueil [6], ou délire de folie je peux dire que [je] suis le plus envoûté des hommes, parce que je ne sais quelle prédestination sinistre m'a mis sur la voie de la vérité, et que j'ai voulu dire cette vérité et qu'on a toujours tout tenté et tout fait pour m'empêcher de la révéler.

*

J'ai [1] contre la société actuelle 3 ou 4 dents
capitales
qui ne sont pas près de tomber
mais qui, je crois, sont bien près de sortir,
ces dents concernent

1° l'opium et toutes les plantes appelées méphitiquement drogues ou stupéfiants.

Pour moi l'opium a toujours été quelque chose d'aussi nécessaire que l'eau ou le pain et il y avait des époques où qui que ce soit pouvait en prendre et en manger comme du pain ; à l'époque l'opium n'était pas toxique comme il l'est devenu depuis et il n'y avait pas d'accoutumance parce qu'il y avait la satiété et la possibilité d'arriver sans obstacle à la satiété [2].

C'est pourquoi il n'y avait en général pas d'abus,

et je ne supporte pas d'en être privé, pas plus que d'eau, de viande ou de pain. Je n'ai jamais supporté ou admis mais je n'admets et ne supporte plus du tout que la société s'arroge

Proseguiamo con il
[pro-memoria del SAD8]

↓

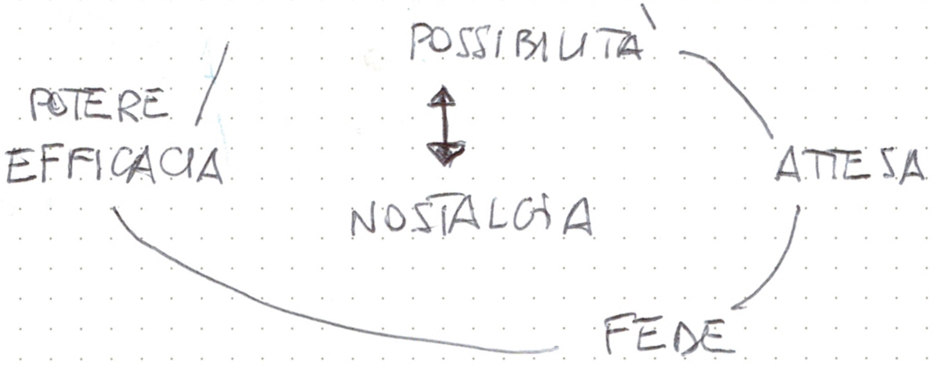
- il νόμος poietico è la commessura
  e com-posizione vibrante
  di ciò che è separato

⇓

- Le «arti dinamiche» sono
  lavoro / conoscenza dotati
  del [potere] di effettuare
  tale νόμος poietico

«Ora siamo in questione NOI»

- Il potere (ossia la δύναμις)
  delle AD si fonda «in avanti»
  (pro-iettivamente e fantasmaticamente)
  sul circolo della NOSTALGIA:


POSSIBILITÀ
POTERE / EFFICACIA
NOSTALGIA
ATTESA
FEDE

- Sicché:
  la δύναμις delle AD
  poggia sulla fede che
  l'attesa sia colmata,
  la nostalgia saziata

  ⇓

  fede nell'IMPOSSIBILE
  ritorno di intero,
  fede nella COMMESSURA di opposti,
  di IMPOSSIBILI (co-impossibili).

- In altri termini:
  la regola poietica (< di βίος φονετικός)
  è: devi realizzare ENIGMI!

Piccola digressione enigmatica:

- ▨ Eraclito, fr. 10:
  « Commessure (Συνάψιες):
  intero – non intero, concorde – discorde,
  consono – dissono; da tutte le
  cose l'uno e dall'uno
  tutte le cose »

■ Aristotele, Poetica 1458a :

"l'essenza dell'enigma è questa, collegare delle impossibilità pur dicendo cose reali"

↓

τὸ λέγοντα ὑπάρχοντα ἀδύνατα συνάψαι

Quindi: l'enigma (τὰ ἀδύνατα συνάψις), in quanto "commessura di impossibili", composizione di opposti,

☐ è la forma stessa di tessuto poietico;

☐ è la prescrizione specifica del νόμος delle ΔΔ;

☐ è la forma o la struttura di rinvio segnico che infatti (diciamo) è insegnato dallo stagliarsi del "morto" come "corpo enigmatico"

☐ è il modo in cui accade e si esprime (se e quando accade) la significazione poietica

la risonanza (DHVANI) accade nella forma di enigma

☐ è l'emblema o la radice di significazione come evento IMPROPRIO di INAPPROPRIABILE.

(Fine di piccola digressione enigmistica)

Torniamo al pro-memoria del SAD 8

- Se il νόμος di AD è la commessura di ciò che è separato, allora la δύναμις di cui stiamo cercando i confini e i limiti è anche:

potere di generare commessura, cioè COMUNITÀ, cioè COMMESSURA CO-OBBLIGANTE (COMMUNIS) tra i corpi staccati

⇓

potere di formare "corpi più grandi" [CORPI POIETICO-PERFORMATIVI]

Qui stiamo davvero lasciando l'India?

→ (cfr. Nietzsche: la "grande politica")

→ (cfr. ARTI DINAMICHE: potere di formare "corpi perfetti")

Questione politico-pedagogica: Verso una nuova anatomia politica. Come?

- Qui abbiamo in contrasto il nostro II nodo problematico :

Come praticare una grande politica co-obbligante, una autonomia politica che sia bio-poietica ossia prassico-poietica ?

cfr. Antonio Attisani

↓

— Nei termini di Spandavada (⊛ cfr. NETRO) →
la questione è : come attingere la conoscenza suprema ? Come essere conoscenza ? → DIVENTARE

↓

(di conoscente, conosciuto, conoscenza) → Questione cosmologica

— Ma noi figli del gesto filosofico, scientifico, Noi che abbiamo proiettato cosmologica/ i nostri « corpi analitici », (anziché ricondurre questi all' ὅλον cosmico)
Noi aneliamo ad una attrazione pedagogica di tale conoscenza.
Noi vogliamo persuadere (πειθώ è il nostro segreto anelito politico ?) → Medicina è figlia di psb volontà di potenza ?

retro di 62

(*)

→ In "origine" è il discontinuum

Ogni prassi / nicchia individua
(ma nella contiguità tattile)

Apollo: ciò che fa nascere
ciò che la fece nascere

Spanda: movimento di conoscenza
che si protende verso
la "perfetta performance"
in cui si staglia

TREMOLIO -
FILO di GHIR-
LANDA -
SINAPSI

Tantrya (νόμος): regola che
prescrive come realizzare
il ritorno (νόστος)

→ la sua efficacia (δύναμις)
sta nella fede (πίστις) che
torni

NB. Penelope è la condizione
di potere di Odisseo
(la Śakti di Śiva)

[NB: SF si intitolava "Itinerari di arte formativa"]

Noi vogliamo una conoscenza efficace sul piano pedagogico-politico

Questa è la questione «oscena»

[NB: cosa ci chiede di guardare l'incontro con Open Program?]

Per psto abbiamo dovuto lasciare l'India?

- Osserviamo subito che il I e il II nodo problematico riguardano entrambi il "circolo della nostalgia", cioè la questione della efficacia che, per il tramite di fede, ne dipende.

(Ma) nel medesimo circolo è stretto anche quello che abbiamo indicato come in modo problematico:

- se l'esercizio di conoscenza suprema ha la sua condizione nella nostalgia e la sua attuazione in una attenzione vibrante che toglie sia l'attesa sia la nostalgia,

«Sacrificio di nostalgia»

(e)

- se la fede/efficacia deriva proprio dall'attesa di ritorno (cioè proprio dalla nostalgia),

«Custodia di nostalgia»

(allora)

- quale δύναμις per la conoscenza suprema a cui pure a nostro modo aneliamo?

Quale «potere di effettuazione» per il nostro esercizio meditativo?

Ma tu cosa vuoi?

[COSA MI MANCA?]

Cioè:

su quale base, se non sulla
base nostalgica della
fede nel ritorno di intero
(che non c'è mai "propriamente",
ma solo "enigmaticamente",
come risonante vibrazione
delle sue _disiectae membra_),
a noi è dato (se è dato)
il potere di suscitare
"ciò che è _adatto_"?
(al _nostro_ anelito)

[Ossia il potere di
generare corpi
vibranti, corpi amplificati
nella loro risonanza,
diventandolo]

Cfr. Brogliaccio,
p. 11:
la δύναμις che "decide
ciò che è adatto
non è fondata su un
criterio di adattezza
attitudine. E' indecidibile.

Come co-obbligare a un culto/danza
corale che realizzi e reiteri
la morte di parte come
occasione per la risonanza
di intero (impossibile)?

Qui finisce il pro-memoria
(ciò che possiamo ricordare
sul filo di memoria esplicita)

* * *

Ora, sul filo di un'altro genere di memoria, provo a indicare un «fuggitorium» al «fracassorium» e al «problema» in cui mi sono imbattuta (il «nodo dei nodi» del nostro SAD «fino a poi»).

le «coincidenze»

Noi, abbiamo detto, non abbiamo «trasolizione» «fautrice», non abbiamo una ὁδός (sentieri già battuti) che ci indichi come effettuare la nostra δύναμις.

ma è così? o noi li abbiamo forse trascurati?

Per noi il «nomoteta» non c'è.
Posso ⇒ solo cercare ESPEDIENTI (retorici, enigmatici) che suscitino πειθώ e πίστις, persuasione e fiducia per via di con-tagio (con-tatto)

→ cfr. retro *

retro di 66

ESPEDIENTE ⊛

↓

ex_pedientem < ex_pedire = togliere gli ostacoli (aggirare i problemata!)

↓

(da ex-pedes: tirar fuori i piedi!)

[Forse dunque:
il segreto d. pedagogia
come arte dinamica
è il CONTAGIO ENIGMATICO?]

↓

[Forse: la questione d. potere
per noi è come
suscitare "fantasmi
affascinanti", come
"sedurre" la nostalgia
(nostra e altrui), come
contagiare di "desideri impropri"
il desiderio "proprio" (appropriativo)
(nostro e altrui).]

Trovare espedienti
X esercitare questo
tipo di azione "politica" / attrazione
attraverso il CANTO
(cioè ∀ la conoscenza
battente)

Cerco le tracce di
una memoria
implicita:

- SAD 2015-16, 16/01/2016 (miei appunti)
  M. Biagini: « il cantare è
  proprio di
  colui che ama ».

- SF 2016-17, 11.06.2017, Considerazioni 9
  C. Sini: « È innanzitutto necessario innamorarsi »

« Alla fine del cammino abbiamo ravvisato nella caverna del Monte Ida nient'altro che la nostra stessa storia: l'intero itinerario è come un grande sogno del quale è innanzi tutto necessario innamorarsi, perché il discorso a suo modo profetico della filosofia possa instaurarsi nell'anima e dare vita alle movenze del suo «rito» e della sua «danza» di parole. ».

- Vijnanabhairava, stanze 68-69 (ad es.)
  la via conoscitiva dei tantra
  prescrive pratiche erotiche

Ho deciso di prendere sul serio
qste tracce enigmatiche!

Non averlo
compreso è
il dramma di
Edipo

Gli enigmi
chiedono
NON di
essere sciolti,
ma scelti
e ricantati

l'espediente erotico/eroico

[NB: Πορος padre di Eros:
Platone, Simposio 203 c

'Ma allora,' aggiunsi, 'che mai sarebbe Eros? Un mortale?'

'No, di certo!'

'Che cosa, allora?'

'Come prima si diceva,' rispose, 'qualche cosa di mezzo fra il mortale e l'immortale.'

'Che cosa, allora?'

'Un grande demone, o Socrate; perché ciò che sta a mezzo **[e]** tra il dio e il mortale è demonico.'

'E qual è il suo potere?' chiesi.

'Di interpretare e di trasmettere agli dèi le cose che vengono dagli uomini, e agli uomini quanto viene dagli dèi, trasmettendo degli uni le preghiere e i sacrifici, degli altri gli ordini e le ricompense per i sacrifici. Stando in mezzo tra gli uni e gli altri, riempie questa regione, in modo che l'universo risulti unito con se stesso. Da lui proviene anche tutta la divinazione e l'arte dei sacerdoti relativa ai sacrifici, alle iniziazioni e agli incantesimi, e ogni divinazione e magia. **[203a]** E infatti, la divinità non si mescola all'uomo, ma per mezzo di questo demone ha luogo ogni contatto e comunicazione degli dèi con gli uomini, sia nella veglia, sia nel sonno. Chi conosce di tali cose è un uomo demonico, mentre chi conosce altre arti e mestieri è uomo volgare. Questi demoni, dunque, sono molti e vari – uno di essi è Eros'.[87]

'E suo padre e sua madre, chi sono?' chiesi.

[b] 'È piuttosto lungo da raccontare,' rispose, 'tuttavia te lo dirò. Quando nacque Afrodite, gli dèi festeggiarono con un banchetto e tra loro c'era anche il figlio di Metis,[88] Poros.[89] Al termine del banchetto giunse Penia[90] per mendicare – c'era stato, infatti, un banchetto sontuoso. Essa se ne stava vicino alla porta. Poros, intanto, ubriaco di nettare – il vino infatti non esisteva ancora – entrato nel giardino di Zeus, appesantito dal bere, fu colto dal sonno. Allora Penia, spinta dalle sue scarse risorse, escogitò di avere un figlio da Poros e si sdraiò accanto e concepì Eros. **[c]** Perciò Eros, generato durante le feste per la nascita di Afrodite, è seguace e ministro della dea, ed è pure, per natura, amante del bello, perché bella è anche Afrodite. E come figlio di Poros e di Penia, gli è capitato questo destino: innanzitutto è sempre povero e tutt'altro che delicato e bello, come credono i più, ma anzi, ruvido, ispido, scalzo e senza dimora. **[d]** Si sdraia per terra senza coperte, dorme all'aperto davanti alle porte e per le strade, e poiché possiede la natura della madre, convive sempre con la povertà. Secondo l'indole del padre, invece, tende insidie ai belli e nobili, ha coraggio, è impavido e veemente, temibile cacciatore, infaticabile nell'escogitare astuzie, desideroso di conoscere e ricco di risorse, continuamente interessato alla ricerca della sapienza, incantatore terribile, preparatore di filtri, ragionatore capzioso. La sua natura non è né immortale, né mortale, **[e]** ma nello stesso tempo fiorisce e vive, quando trova il modo per farlo, muore e poi di nuovo ritorna alla vita grazie alla natura del padre. Quello che prende gli sfugge via subito, sicché Eros non è mai né povero, né ricco. Egli sta in mezzo tra sapienza e ignoranza. Infatti, **[204a]** nessuno degli dèi ama la sapienza, né desidera diventare sapiente, perché lo è già, e se qualcuno è sapiente non ama la sapienza, cioè non filosofa. Ma nemmeno gli ignoranti filosofano e neppure desiderano diventare sapienti, ed è questo l'aspetto propriamente negativo dell'ignoranza: che chi non è né bello, né buono, né saggio, si crede invece di esserlo a sufficienza. E chi non è consapevole di ciò che gli manca, non desidera ciò di cui non ritiene di avere bisogno.'

'Ma allora, o Diotima,' chiesi, 'chi sono quelli che filosofano se non sono né sapienti, né ignoranti?'

[b] 'Questo è ora chiaro anche per un bambino: sono quelli che stanno a metà tra gli uni e gli altri e tra questi c'è Eros. La sapienza, infatti, è tra le cose più belle e Eros è amore della bellezza, sicché è necessario che Eros sia filosofo e, tale essendo, stia nel mezzo tra sapiente ed ignorante. E la causa di ciò deve essere, ancora una volta, cercata nella sua origine. Infatti, egli ha un padre sapiente e ricco di ingegno e una madre ignorante e povera di risorse. È questa, dunque, caro Socrate, la natura del demone. E non ti sorprendere dell'immagine ben diversa che in precedenza ti eri fatta di lui: **[c]** a te è sembrato, per quanto posso capire dalle tue parole, che Eros fosse ciò che si ama, non colui che ama. Perciò Eros ti appariva bellissimo: infatti, l'oggetto d'amore è veramente bello, delicato, perfetto e colmo di beatitudine, chi ama, invece, ha un aspetto differente, che ti ho già spiegato.'[91]

Ed io dissi: 'Sia pure, o straniera: tu parli, certo, bene. Ma se Eros è così fatto, di che utilità è per gli uomini?'.[92]]

(efficacia)

Kama = desiderio (erotico)
cfr. Silburn, pp. 183, 217-218

69A

Kamasutra

Nāgara = città
(devanāgari: della città divina)

Per alcuni versi è un trattato politico per altri un repertorio romanzesco

man about town = uomo di città => uomo di mondo -> gaudente

ROBERTO CALASSO

Universalmente noto come repertorio di posizioni erotiche, talvolta passabilmente acrobatiche e tali da mettere in soggezione un certo numero di amanti occidentali, timorosi di essere poco inventivi, il "Kamasutra" di Vatsyayana è anche, e forse soprattutto, un eccellente canovaccio romanzesco, sotto specie di trattato ossessivamente classificatorio. Ma per scoprirlo occorre una guida adatta — e nessuna potrebbe essere migliore di Wendy Doniger, unica — per quanto so — fra i grandi indologi viventi che sia anche un'autorità sui B-movies di Hollywood, nonché sui vertiginosi intrecci di storie che possono svolgersi intorno e dentro un letto, come ha dimostrato in un sostanzioso volume — "The Bedtrick" — di qualche anno fa. Così la sua edizione annotata del *Kamasutra*, pubblicata in collaborazione con Sudhir Kakar nel 2002, è diventata subito — e rimarrà — il testo di riferimento per questo classico che è stato a lungo troppo famigerato per essere letto con la dovuta attenzione.

Le reazioni sono state subito vivaci e, nel corso dei quattordici anni successivi, Wendy Doniger ha avuto più volte occasione di tornare sul tema, inserendo il *Kamasutra* nella trattatistica indiana, che costituisce un immane corpus di testi. E soprattutto su uno di questi trattati si è appuntata la sua indagine: l'*Arthashastra*, che è il supremo compendio politico dell'India, considerato da molti di gran lunga più spietato e spregiudicato del *Principe* di Machiavelli. E Doniger infierisce ancora, scrivendo che «Kautilya fa sembrare Machiavelli come Madre Teresa». Anche se un parallelo trattato cinese, il *Libro del Signore di Shang*, che conosciamo grazie alla sapiente edizione di J.J.L. Duyvendak, può far apparire in paragone miti — anche se non proprio da Kindergarten — sia Kautilya sia Machiavelli. L'arte erotica esposta nel *Kamasutra* sarebbe dunque un ramo specifico di quell'arte degli stratagemmi e degli inganni che Kautilya tratta magistralmente. Dopotutto, spie, infiltrati e mezzani possono rivelarsi indispensabili per conquistare una città come per sedurre una donna. E il *Kamasutra* lo dimostra con dovizia di esempi. Il rapporto è indiscutibile e Doniger lo illumina puntualmente, anche se — come sempre in India — è disperante stabilire una sequenza temporale rigorosa in cui situare i testi.

Ma una volta accertata la matrice trattatistica entro cui il *Kamasutra* è nato e va considerato, per il lettore di oggi il fascino — e anche il sottile divertimento — dell'opera è tutto nella straripante materia romanzesca di cui è intriso. Il libro può essere letto, da cima a fondo, come un repertorio delle situazioni erotiche in cui può venirsi a trovare un certo personaggio — e delle reazioni che può provocare nelle sue controparti femminili. Ma chi è questo personaggio? È il *nagaraka*, il *man-about-town*, come la lingua inglese concede di tradurre la parola, con perfetta corrispondenza idiomatica (*nagara* vuol dire "città" in sanscrito). Questo *uomo di mondo* innanzitutto è ricco e non ha obblighi di alcun genere. La sua unica mira è espandere e acutizzare i suoi piaceri, in numerose direzioni, anche se l'eros spicca fra tutte. È devoto soltanto al *kama*, al "desiderio". Non intende accrescere il suo "potere" e i suoi "interessi" (sfera dell'*artha*). Quanto al *dharma*, "ordine" o "legge", lo rispetta e lo ignora. Come il giovane Ovidio a Roma due secoli prima, frequenta i riti e le feste religiose perché sono ottime occasioni per individuare donne belle, passibili di diventare un giorno oggetto di conquista. La sua vita è al tempo stesso variegata e altamente ripetitiva. Ma tale non è forse anche quella di un uomo d'affari, di un cortigiano o di un religioso? Se il culmine e coronamento di ogni sua attività è l'atto sessuale — così come lo era il *concubitus* per il giovane Ovidio dell'*Ars amatoria* -, l'uomo di mondo sarà tenuto ad addestrarsi anche nelle «sessantaquattro arti che deve imparare chiunque (maschio o femmina) tratti in modo veramente serio il piacere». E qui è solo una delizia scorrerne l'elenco, che include la capacità di ritagliare sagome dalle foglie, fare musica sugli orli di bicchieri d'acqua (come il Mozart dei pezzi per *Glasharmonika*), preparare letti, mescolare profumi, insegnare a parlare a pappagalli e gracule, praticare la stregoneria, conoscere lessici e dizionari di sinonimi, essere esperti di presagi e delle scienze strategiche. Infine, al sessantaduesimo posto, appaiono "le buone maniere". Entrambi gli amanti devono gareggiare in tutte queste arti — e la loro pratica, secondo il "Kamasutra", non fa che accrescere l'esaltazione erotica. Le stesse conoscenze appartengono all'educazione di una cortigiana di lusso. La quale, se ne è esperta, «ottiene un posto nel consesso pubblico». Nulla è arbitrario o accidentale: alle sessantaquattro arti corrispondono le sessantaquattro varianti dell'amplesso. Che non differiscono molto, per pure ragioni anatomiche, da quelle suggerite dalle massime autorità occidentali in materia, che rimangono l'Aretino e l'autore dei dialoghi di Aloisia Sigea.

Nagaraka: uomo d. polis!

696

E qui si impone una glossa: l'Occidente ha prevalentemente affidato la dottrina delle posizioni erotiche a voci femminili; i *Ragionamenti* dell'Aretino e i dialoghi di Aloisia Sigea sono conversazioni fra donne che sanno molto della vita sessuale o sono avide di saperne di più. Mentre l'unico trattato dell'antichità classica paragonabile al *Kamasutra* (e ahimè perduto) era attribuito a una certa Elephantis, il cui nome — secondo la Pauly-Wissowa — «può essere situato nel folto gruppo di nomi di etère che sono derivati da animali». Nulla rimane di tale testo, tuttavia sappiamo da Suetonio che le sue *tabellae* — ovvero illustrazioni — vennero fatte copiare dall'imperatore Tiberio sulle pareti della sua villa a Capri, come manuale di istruzioni per i suoi ospiti e per se stesso.

Ma, più che nell'elenco delle *veneris figurae* o *modi coeundi* — come si usava dire a Roma -, la peculiarità del *Kamasutra* sta nella sistematicità e nella implacabile precisione del dettaglio. Come anche nel fatto che questa puntigliosa cronaca fisiologica e psicologica include in sé sia una descrizione dell'orgasmo femminile quale nessun autore occidentale avrebbe azzardato sia un elenco degli accorgimenti con cui una cortigiana può liquidare un amante molesto. Lettura incantevolmente profana, che al tempo stesso non può comunque fare a meno di richiamarsi all'antichità vedica e, di là da essa, alla vita degli dèi. Perché di fatto già nel *Rigveda* si diceva che «il desiderio, *kama*, è il primo seme della mente». Così veniamo a sapere che Vatsyayana è solo il tardo redattore di un trattato di materia erotica che nel corso del tempo si era sempre più ridotto e semplificato. Suo primo autore era stato il mite toro Nandin, che vegliava sulla porta della camera da letto dove Shiva e Uma erano congiunti in un interminabile coito, durato mille anni degli dèi. Insieme guardiano, voyeur e scriba, Nandin aveva annotato il sapere erotico che un giorno anche gli uomini avrebbero dovuto apprendere, sebbene parzialmente, essendo incapaci di applicarlo nella sua interezza. Procedimento usuale nell'India classica, presupponente all'inizio una conoscenza sterminata, che si contrae e inaridisce nel tempo, fino alle bassure del Kali Yuga, in cui viviamo. Concezione specularmente opposta a quella evoluzionistica occidentale, che presuppone all'inizio una successione di bruti inarticolati, che poi si innalzano fino alle sommità della Ragione.

Il vero gusto del *Kamasutra* non si coglie se dalle sue minuziose descrizioni di schermaglie e trappole erotiche, dove graffi e morsi ricordano sempre che l'eros è comunque un duello — e talvolta mortale -, non si risale a quella remota cornice divina. Perché in India, fin dall'origine e fin dai riti esposti nei Brahmana, l'eros è ubiquo e onnipresente. Non meno illuminante di Nandin è il secondo autore leggendario del *Kamasutra*: Shvetaketu, colui che ridusse i mille capitoli scritti da Nandin a quei cinquecento destinati a essere poi, nel corso del tempo, ulteriormente ridotti, fino a diventare i centocinquanta di Babhravya del Panchala e i trentasei di Vatsyayana.

Chi era Shvetaketu? Lo vediamo apparire, a ventiquattro anni, nella *Chandogya Upanishad*. Dopo dodici anni di studi, si presenta al padre come «contento di sé, fiero delle sue conoscenze, orglioso». Il padre gli dice che ancora nulla sa, anche se aveva studiato tutti i Veda. Ora gli sarebbe toccato andare *oltre*. E a questo punto il padre di Shvetaketu avviava una sequenza rapinosa di pensieri, che culminava con l'*atman*, il Sé, e si condensava in tre parole: *Tat tvam asi*, "Ciò tu sei". * Quelle tre parole sono il grano di senape che schiude l'immensità vedica. E a noi sono giunte in quanto parole dette a questo giovane brahmano, il quale — in un momento successivo della sua vita — avrebbe redatto una versione abbreviata della dottrina erotica di Nandin. Così Shvetaketu era stato un anello fra gli anelli da cui è nato il *Kamasutra*. A dimostrazione del fatto che, se c'è stato un luogo dove *tout se tient*, tale era l'India vedica. In Occidente sarebbe difficile immaginare una leggenda che facesse risalire a Parmenide il trattato erotico dell'etèra Elephantis.

"Io sono questo" (HAMSA)

Wendy Doniger ha finalmente reso giustizia al *Kamasutra*, innanzitutto traducendolo in modo adeguato, senza i malintesi e le superfetazioni stilistiche di Burton, e ricollocandolo in una posizione eminente nella trattatistica indiana. Utile contravveleno a quelle «pratiche pervasive e spesso violente di polizia morale» che hanno attanagliato una parte dell'India e della diaspora indiana in questi ultimi anni, soprattutto dopo il ritorno al governo del Bharatiya Janata Party, con le sue squadre di fondamentalisti indù del Bajrang Dal, che intervengono brutalmente per impedire i festeggiamenti per San Valentino, considerati un esempio di "capitalismo pornografico". Giustamente, come considerazione finale, Doniger ha ricordato che il dio Kama, ovvero Desiderio, dopo esser stato incenerito da Shiva, venne a trovarsi infuso, con le sue particelle, «in un certo numero di altre sostanze, che facevano agire la magia di Kama in modo ancora più efficace — la luce lunare, le sopracciglia arcuate delle donne belle e così avanti». E Shiva stesso è contraddistinto dalla più vasta oscillazione fra estremi che conosciamo. Lo dice anche il titolo di un libro prezioso che Doniger pubblicò nel 1973: *Shiva. L'asceta erotico*. Ma quell'oscillazione vale anche per l'India in genere. Di Kama nessuno sarà in grado, per fortuna, di sbarazzarci.

From The New York Review
of Books

© 2016 by Roberto Calasso

Il demone erotico ha, in Simposio, esattamente i medesimi tratti che nell'Epinomide (984 a) sono attribuiti ai "demoni aerei" (interpretare, trasmettere, fare σύναψις di co-impossibili, connettere uomini e dei)

Cfr. SF, lezione 8

Cfr. G. Agamben, Stanze. La parola e il fantasma nella cultura occidentale, 1977, p.14

Per il tramite d. Neoplatonismo, la figura e la funzione di Eros come demone "aereo" (fra terreno ed etereo) ed "eroico" (hereos) attraversa e incrocia la tradizione fantasmologica e medico-filosofica, divenendo emblema d. MORBO EROICO

Cfr. Nietzsch
Gaia scienz

Amor hereos nella medicina medioevale, è caratterizzato dalla MALINCONIA o ACEDIA

↓

≡

capacità fantasmatica di far apparire come perduto (e quindi desiderabile) un oggetto inappropriabile

È esatta√ la forma di NOSTALGIA

[N.B. Agamben ne offre una dettagliata genealogia fenomenologica]

[Amore melanconico ≡ eroico ≡ nostalgico

↓ lungo questa via si giunge alla moderna concezione di amore „speculativo" → riflesso nello specchio „immaginifico" di fantasma

...

↓ E all'„eroico furore" di Giordano Bruno: conoscenza anelante al proprio effetto

Cfr. G. Bruno, De gli eroici furori, parte I, dialogo III

[amor hereos
⇓
heroico]

«L'amor suo qua è a fatto eroico e divino; e per tale voglio intenderlo, benché per esso si dica suggetto a tanti martiri; perché ogni amante, ch'è disunito o separato da la cosa amata (alla quale, com'è congionto con l'affetto, vorrebbe essere con l'effetto) si trova in cordoglio e pena, si crucia e si tormenta: non già perché ami, atteso che degnissima e nobilissimamente sente impiegato l'amore; ma perché è privo di quella fruizione, la quale ottenerebbe, se fusse gionto a quel termine, al qual tende. Non dole per il desio, che l'avviva, ma per la difficultà del studio, ch'il martora. Stiminlo, dunque, altri a sua posta infelice per questa apparenza de rio destino, come che l'abbia condannato a cotai pene; perché egli non lasciarà per tanto de riconoscer l'obligo, ch'ave ad amore, e rendergli grazie, perché gli abbia presentato avanti gli occhi de la mente una specie intellegibile, nella quale, in questa terrena vita, rinchiuso in questa priggione de la carne, ed avvinto da questi nervi, e confirmato da queste ossa, li sia lecito di contemplar piú altamente la divinitade, che se altra specie e similitudine di quella si fusse offerta[1].»

Ma la via di amore eroico, di eroico furore come amore conoscitivo ha il suo crocevia, il suo «snodo» nel rovesciamento di «morbo eroico / hereos» medioevale in amore «perfetto», che fu operato dalla poesia stilnovistica (rivoluzione che segna il passaggio all'eros conoscitivo moderno).

TRASFORMAZIONE di PATOLOGICO/ BASSO in EROICO/ ALTO

(cfr. Cavalcanti e Dante)

cfr. retro ✳ →

⊛

retro di 72

Cavalcanti:

Veggio negli occhi de la donna mia
un lume pien di spiriti d'amore,
che porta uno piacer novo nel core,
sí che vi desta d'allegrezza vita.

Cosa m'aven, quand'i' le son presente,
ch'i' no la posso a lo 'ntelletto dire:

veder mi par de la sua labbia uscire
una sí bella donna, che la mente
comprender no la può, che 'mmantenente
ne nasce un'altra di bellezza nova,
da la qual par ch'una stella si mova
e dica: «La salute tua è apparita».

Là dove questa bella donna appare
s'ode una voce che le vèn davanti
e par che d'umiltà il su' nome canti
sí dolcemente, che, s'i' 'l vo' contare,
sento che 'l su' valor mi fa tremare;
e movonsi nell'anima sospiri
che dicon: «Guarda; se tu coste' miri,
vedra' la sua vertú nel ciel salita».

Dante:

Vostra apprensiva da essere verace
tragge intenzione, e dentro a voi la spiega,
sí che l'animo ad essa volger face;
e se, rivolto, inver' di lei si piega,
quel piegare è amor, quell' è natura
che per piacer di novo in voi si lega.
Poi, come 'l foco movesi in altura
per la sua forma ch'è nata a salire
là dove piú in sua matera dura,
cosí l'animo preso entra in disire,
ch'è moto spiritale, e mai non posa
fin che la cosa amata il fa gioire.

Ma quello che x Noi è più importante è
la TERAPIA che
la tradizione medioevale
indicava x l'amor hereos
o amore nostalgico

↓

insieme a varie forme
di „catarsi erotica",
vi è infine la:
"VERSUUM RECITATIO" e
il "CANTUS SEU INSTRUMENTORUM SUAVITAS"

cfr. Agamben, p. 153

Si delinea così una "fisiologia" della συνάψις amorosa, una regola di esercizio erotico che culmina nella "joi d'amor" stilnovistica

ivi, 151-52

assai simile alle pratiche tantriche

Joi d'amor :

eros gioioso perché
realizza (∀ la «*poesia*
d'amore *spirante*»)

CANTO

l'enigma di tutti gli enigmi,
τὰ ἀδύνατα συναψις

↓

il movimento compositivo,
armonioso che
compone ∀ contatto vibrante
la parte, il segno al
suo oggetto impossibile,
giocando eroicamente
ed eroticamente
con il suo altro presente/assente,

(joi)

scolucendo la presenza alla
assenza da cui
proviene.

«fino a dissolversi
in oscuro»
(A. Zanzotto,
perché cresca)

fino a qui

75

"E ora?
Possiamo raccontare la storia!"

l'espediente erotico
è forse (fino a qui) la via
che abbiamo potuto intravvedere
x narrare il nostro desiderio
di efficacia, x sedurre
all'enigma, x indurre metamorfosi
nel desiderio / sublime,
x compiere / persuadere,
x suscitare fiducia / fede
nell'esercizio di racconto.

↓

Cioè in un / particolare
uso di corpo / parole / respiro
dell'arte (retorica / erotica)
che innamora e attragga
(predisposta) a "dissolversi in
oscuro"

↘ che persuada che
"Anna è mia madre" ed è
con lei giocando che, forse, comincia
la genesi di "corpi più grandi".

lo STACCO
di PAROLA
(di corpi
inerti)
è anche
ciò che
UNISCE
fino a
TOGLIERSI

"Hai mai giocato a nascondino
con la tua mamma?"

Nascondino:
il più
erotico
dei giochi

[Goethe, la Natura:
"Vive tutta nei
suoi figli, ma la madre
dov'è?"]

Scura è
mia
madre

"Chi è questa donna che danza sul campo di battaglia?
Chi è questa donna terribile, scura come il cielo a mezzanotte?
Che bellezza le gocce di rugiada che appaiono sulla sua fronte!
Ditemi, chi può essere?
Meraviglia delle meraviglie!
Non è altri che la madre di tutti i mondi!"

***

"Sì, sono discesa per ogni cammino. E sono diventata la mia progenie."

***

La memoria della pienezza, il seme antico.

Trascorrerai in sicurezza.
Dimorerai nel riposo."

***

"Hai mai giocato a nascondino con la tua mamma?"